

## À la Boulangerie Lovecraft

Sébastien Chartrand

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72503ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chartrand, S. (2014). À la Boulangerie Lovecraft. *Moebius*, (142), 105–110.

## SÉBASTIEN CHARTRAND

### *À la Boulangerie Lovecraft*

De ce que je m'apprête à rédiger, je ne puis confirmer la totale véracité. Ma raison a probablement été altérée par l'indicible horreur dont je fus témoin. Il me faut néanmoins affronter une dernière fois ces souvenirs avant de tout faire ensuite pour les reléguer dans les abîmes de l'oubli. Or, il est possible qu'un jour le monde soit confronté de nouveau à ce qui se produisit, la nuit précédant le 1<sup>er</sup> novembre 1927, au domicile de mon collègue et ami, William Earthman.

Les lecteurs de l'*Arkham Advertiser* se rappelleront peut-être avoir lu ses articles, qui paraissaient chaque semaine dans la section gastronomique, où il dévoilait les secrets de sa science. Nombreux furent ceux qui recopièrent fidèlement ses indications et louangèrent son audace. Son nom était connu dans les grands cercles culinaires de Londres, Paris et Rome. Quand, le 10 mai 1925, il annonça qu'il quittait la pratique pour ne plus se consacrer qu'à la recherche, il sema la consternation chez tous ses disciples.

Celle-ci fut d'autant plus grande dans sa famille et chez ses amis les plus intimes, dont j'étais. Le grand public ne sut jamais comment William Earthman s'isola dans sa résidence de Hasley Street, éconduisant le moindre visiteur, refusant de répondre à ses correspondants, sauf pour indiquer qu'il ne consacrerait désormais ses efforts qu'à des expériences qu'il jugeait de première importance. Il déclina toute invitation de ses proches, cessa de fréquenter les clubs privés d'Arkham, si bien qu'au bout de quelque temps on ne fit plus d'effort pour tenter de rompre son isolement. Ma dernière tentative pour le faire

sortir de sa demeure se solda par un piteux échec et me fit comprendre la gravité de son état. Quatre mois avant la nuit d'une terreur sans nom, j'étais chez lui, pensant attiser son intérêt en décrivant les nouveaux arrivages d'un navire en provenance des Indes Orientales, chargé d'épices rares et exotiques. Malheureusement, celui qui avait été mon ami se contenta de me toiser avec mépris : « Que savons-nous, dit-il avec fièvre, de l'art gastronomique véritable, de la réelle science de créer ce qui doit être consommé ? Depuis qu'il a émergé de son état bestial et domestiqué le feu, l'homme n'a cessé de diversifier les moyens pour apprêter ce dont il avait besoin pour assurer sa subsistance. De toute évidence il existe, sous-jacent aux infinies variantes imposées par la culture, la tradition et les coutumes, une création primitive, ancestrale, commune à toutes les sociétés humaines et qui constituerait l'origine même de toute science culinaire. »

Je connaissais suffisamment William Earthman pour être plus inquiet que moqueur et lorsque je lui exprimai mes craintes, il me jeta hors de sa demeure sans ménagement ni considération. Je ne devais plus avoir le moindre contact avec lui jusqu'à la date fatidique.

Je me rendis chez lui le soir même où je reçus sa lettre, sous un ciel éclairé par une pleine lune anormalement brillante. Nous étions la nuit du 31 octobre, veille de la Toussaint, mais dont les célébrations remontent à des âges beaucoup plus anciens et ténébreux. Je me sentis troublé dès qu'on m'ouvrit la porte, car c'était lui qui se tenait dans l'encadrement et non le vieux domestique auquel j'étais habitué. L'angoisse m'étreignit quand je vis quels atroces stigmates ces quatre mois avaient laissés sur mon ami. Lui que j'avais connu bien charpenté voire corpulent, semblait maintenant émacié, comme vidé de sa substance. Ses cheveux, qu'il avait blonds, avaient pris une sinistre teinte blafarde et ses yeux, naguère vifs et rieurs, étaient désormais profondément enfoncés dans leurs orbites. Ils luisaient d'une manière inquiétante qui me mit tout de suite mal à l'aise.

Il m'invita à entrer d'une voix qui avait pris des sonorités cavernueuses et me tourna aussitôt le dos, s'éclairant d'une seule chandelle. Je lui emboîtai le pas, presque sans

réfléchir, à travers la vieille maison coloniale que sa famille occupait depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Je tentai de meubler l'oppressant silence qui y régnait en lui narrant les dernières nouvelles concernant nos relations communes. Je m'arrêtai quand je vis qu'il ne prêtait pas la moindre attention à mes paroles.

Nous pénétrâmes dans la cuisine et j'observai l'état lamentable des lieux. Il régnait dans cette aire de travail une atmosphère lourde et lugubre que je ne pouvais définir précisément, à laquelle contribuait l'étouffante chaleur dégagée par le four. Posés négligemment sur la table, au milieu des accessoires culinaires, gisaient des volumes que mon ami était parvenu, sans que je ne sache comment, à sortir des sombres rayons de la bibliothèque de l'Université Miskatonic. J'y reconnus de nombreux titres qui m'effrayèrent grandement, tels le rarissime *Recettes des vieux pays* du Comte de Méridaine, le légendaire *Encyclopédie alimentaire* de Anthonio Pétridis, le *Compendium culinaire* dont l'Histoire n'a pas retenu l'auteur et, par-dessus tout, l'ineffable *Gastronomicon*, rédigé par la ménagère démente Jehane Ben-Oha.

William Earthman, qui m'observait, remarqua ma surprise. M'invitant à prendre place dans un fauteuil qu'il épousseta à la hâte, il commença à me tenir d'inquiétants propos : « Vous aurez déduit à la teneur de ma lettre, commença-t-il d'une voix lente, que si je vous ai fait venir ici, c'est que je ne puis garder plus longtemps pour moi seul le fruit de mes découvertes. »

Je hochai la tête, frissonnant au timbre presque sépulcral de sa voix. Sans se préoccuper de mon trouble, mon ami poursuivit : « Ce que je vais exécuter devant vous est le résultat de nombreuses expériences dont plusieurs se sont soldées par de lamentables échecs. J'ai heureusement fait disparaître les hideux résultats de mes premiers tâtonnements, car j'ai la certitude que les gastronomes obtus pousseront les haut cris devant ce qui n'est, en vérité, que formes imparfaites de la plus séculaire tradition culinaire. »

Je ressentis une frayeur plus grande encore et gardai les yeux rivés sur le moindre mouvement de mon ami. Il tira d'une armoire un bol de grandes dimensions qu'il posa sur

la table et apporta un énorme pot de terre cuite, vestige du siècle dernier, dans lequel il puisa une farine très fine et très blanche. Je le vis calculer avec beaucoup de précision la quantité de cette poudre blême qu'il versa dans le bol et y ajouter une carafe d'eau qu'il avait recueillie une heure auparavant à peine, sous la sinistre lueur de la lune, alors que le brouillard s'était levé, dans l'unique but de procéder à cette troublante démonstration.

C'est à cet instant que je vis une sorte d'éclat soudain dans son regard autrement vide, éclat qui aurait pu passer, aux yeux d'un observateur moins averti, pour de la démence – or c'est bien une froide intelligence qui brillait dans ces yeux céruléens. Avec une satisfaction qu'un homme n'aurait pas dû éprouver en de telles circonstances, il plongea les mains dans le bol pour pétrir la pâte en murmurant des choses qu'il était le seul à comprendre. Mon sang se glaça et ma bouche s'ouvrit sur un cri silencieux alors que j'entendais un bruit de succion repoussant et que je voyais qu'aux doigts de Earthman s'accrochait la répugnante substance protéiforme par des filaments blanchâtres. Quels mots pourront jamais suggérer tout l'effroi que suscitait l'immonde spectacle d'un homme partagé entre l'inquiétude et la fascination, triturant à mains nues cette chose hideuse. Mes membres paralysés devant cette scène malsaine refusèrent de m'obéir, même si la raison me dictait de me jeter sur mon ami pour l'éloigner de force.

Il s'écarta finalement de lui-même, lorsque la masse informe et grotesque eut acquis des propriétés qui semblaient le satisfaire. Avec un linge humide, il retira de ses doigts les reliquats amorphes qui, même arrachés à l'agglomérat originel, gardaient intactes leurs propriétés adhésives ; puis il sortit de sa poche un sachet qu'il vida doucement sur son ouvrage, en comptant les pincées à voix basse. C'était une étrange substance qui me semblait d'origine fongöide et que je l'entendis désigner, à travers ses marmottements, par des sonorités anciennes se rapprochant de *lev'hur*.

Simultanément, un courant d'air froid passa dans mon dos et je retins ma respiration un moment. William Earthman mit son ouvrage de côté, disant que la chose avait besoin de temps pour atteindre son stade définitif.

Il se mit alors à m'entretenir, pendant presque une heure, des mentions dans l'Histoire de cette création qu'il était en train d'accomplir sous mes yeux. Il parla longuement des travaux que Pasteur avait débutés en 1857; puis il dérivait complètement, dissertant sur les causes d'obscures famines du Moyen Âge, avant d'aborder le sujet de lointains éons, aussi anciens que la mémoire des hommes, bien avant, disait-il, que l'empire Romain n'étendît cette procédure dans tout son territoire ou qu'une antique religion, vieille de nombreux siècles, n'adoptât pour symbole le partage de cette étrange substance. Il me parla des rives du Nil, de l'Égypte pharaonique où était peut-être né cet immonde protocole. À mesure qu'il discutait, il jetait sans cesse de vifs regards vers le bol où reposait la pâte informe, comme s'il eût craint que quelque chose n'échappât à son contrôle. Quand finalement la vieille horloge sonna les onze heures, il retourna au bol et sursauta devant le résultat.

Je vis en me levant que la chose avait plus que *doublé* de volume. Elle emplissait maintenant la totalité du bol et menaçait d'en déborder. Pire encore, elle semblait littéralement *chaude* au toucher. Troublé, mon ami fouilla dans ses notes et relut à voix basse l'un des passages du *Gastro-nomicon*. Quand, après d'interminables minutes, il jugea que la réaction était normale, il fit une boule de la masse pâteuse et l'introduisit dans le four qui chauffait déjà avant mon arrivée.

Sur ce qui va suivre, je ne puis affirmer hors de tout doute qu'une part ne soit pas due à mon imagination fiévreuse ou à mon esprit ébranlé par l'innommable révélation qui se découvrit à mes yeux. Je me dois néanmoins de citer dans l'ordre les événements tels que je me les rappelle et tels qu'ils hantent désormais mes nuits en d'effroyables cauchemars.

Je me souviens que mon ami William Earthman était fort nerveux après qu'il eût introduit sa sinistre pâte dans le four brûlant. Nous restâmes immobiles près d'un quart d'heure, attentifs, alors qu'un relent d'abord subtil se mit à s'échapper du four et à se répandre dans la pièce tel un linceul olfactif. La tension de mon ami était palpable; quant à moi, mes nerfs étaient soumis à rude épreuve et, chaque minute, les vapeurs odorantes semblaient gagner

en puissance et en intensité. Je vis que William Earthman ne quittait pas des yeux le petit sablier de verre italien qu'il tenait de son aïeul et dont il ne se séparait jamais. Quand les derniers grains de sables finirent de s'écouler, il prit une profonde inspiration et ouvrit la porte du four.

Je me rappelle fort bien avoir vu le regard triomphant de William Earthman devant ce qu'il interpréta comme une réussite sans précédent. Je ne sais pas si c'est l'apparence de la chose, devenue dure et jaunâtre sous l'action de la chaleur, qui me fit quitter la demeure de mon ami en hurlant sous l'effet d'une panique aveugle, ou le fait de constater que l'entité avait *encore* gagné en volume. Mais ce qui me causa une peur plus immonde encore, bien au-delà de tout ce que l'Homme est supposé capable d'éprouver et fit qu'on me retrouva, au petit matin, geignant comme un animal blessé dans une ruelle sordide, à plus d'un demi-mille de la maison de celui qui fut mon ami, fut une révélation cent fois plus effroyable. *Car, pendant un interminable moment, je vis que William Earthman tenait entre ses mains une miche de pain, parfaitement ronde et encore fumante.*